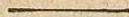


PREMIÈRE PARTIE



DÉFINITIONS ET DISTINCTIONS

NEO-CATHOLICISME ET CATHOLICISME
SOCIAL : LA ROME DE M. ZOLA.

D'être vraiment un bon guide de Rome, c'est un mérite qu'on ne saurait contester au nouveau livre de M. Zola. Le romancier, en étendant sur une ville tout entière ses observations jusque-là plus restreintes, prend les allures et rend les services d'un *cicerone*. N'y a-t-il là qu'un simple hasard ? Serait-ce, au contraire, une conséquence fatale des procédés de l'auteur ? Si les principes du réalisme interdisent de faire un choix dans la réalité, même de la dégrossir, il devient évident qu'un roman réaliste ayant Rome pour objet se doit transformer immédiatement en une encyclopédie romaine. Et s'il nous appartenait à cet égard de porter un jugement, nous dirions que le Guide Zola, le plus récent des guides de Rome, est moins édifiant que le Guide Bleser, plus amusant que le Guide Baedeker, et pour la commodité, d'ailleurs, inférieur à l'un et à l'autre (car il y manque une table alphabétique de toutes les « curiosités »

énumérées). C'est affaire à M. Charpentier d'ajouter cette table pour soutenir la concurrence.

Six semaines durant, à la fin de 1894, M. Zola regarda Rome, et quelques journalistes regardèrent M. Zola. Trop convaincu de leur importance et de la sienne pour les éconduire, il n'eut jamais le loisir de laisser la « chose vue » graver en son esprit une impression ; il fallait qu'il la violentât et qu'il se violentât, que tout de suite il en surprît le mystère et laissât surprendre son avis, et que perpétuellement enfin il se composât à lui-même une attitude de spectateur, des expressions de physionomie, des formules d'admiration, qu'une presse fiévreuse, sur l'heure, signalait télégraphiquement à l'univers. Un tel régime serait meurtrier, même pour le génie ; et s'il semble qu'une certaine fraîcheur, qu'une certaine originalité d'impression — ou, si l'on aime mieux, de sensation — fasse défaut à la nouvelle œuvre de M. Zola, la faute en est aux importunités des *reporters*. Gageons qu'il leur a pardonné : ils firent si bien leur service !

Trois semaines durant, M. Zola fit effort pour voir le Pape, et puis il y renonça. Il se flatta que de cette déception sa bourse seule souffrirait, et que son roman n'y perdrait rien ; des indiscretions achetées par des pourboires lui remplaceraient une audience et lui permettraient de *tenir son pape*. Ainsi dit, ainsi fait : il entendit plus qu'il n'observa ; il se fit renseigner plus qu'il n'étudia ; partout il chercha des oui-dire, et dans les antichambres de Rome, voire même dans les

salons, on en recueille plus qu'on n'en souhaite. Il avait causé, jadis, avec des mineurs, avec des employés de magasin, avec des dames de la Halle ; avant de consacrer un roman à ces diverses catégories sociales, il avait approché, regardé de ses propres yeux, écouté de ses propres oreilles, des représentants de chacune d'entre elles ; les faits divers des journaux, les documents de seconde main qu'il avait colligés sur ces sujets-là, n'étaient introduits dans ses fiches qu'à titre de supplément ; il connaissait par lui-même ce dont il parlait. Il lui fallut, à Rome, employer une autre méthode de travail : chez le Pape, chez les cardinaux, il trouvait portes closes ; son voyage était, au sens le plus exact du terme, un pèlerinage *ad limina* puisqu'il ne franchissait point les seuils ; par surcroît de malheur, au moment où il vint à Rome, les grandes cérémonies manquaient à Saint-Pierre ; et, pour tenir ses engagements avec son libraire, il dut décrire *de chic*, au lieu de décrire *de visu* : c'est à des cancons qu'il se référa. Il est peu de cancons, dans *Cosmopolis*, qui aient échappé à M. Zola ; il les a tous amoncelés, en bloc, dans son gros volume. Ainsi de même que le renom qu'il possédait auprès des journalistes ne lui permit pas de voir Rome tranquillement et d'entrer en un libre et silencieux contact avec les monuments de la Ville éternelle, de même le renom qu'il possédait au Vatican ne lui permit pas d'entrer en contact avec les personnages qui devaient figurer en son livre : deux vilains tours, que lui

joua sa propre gloire ! Mais cette gloire elle-même ne suffit-elle pas à le consoler ?

A supposer, même, que ces accidents lui eussent été épargnés, on peut se demander si M. Zola, en choisissant un pareil thème de roman, ne s'était point abusé, non pas certes sur les ressources de son talent, qu'il sait inépuisables, mais sur celles de son sujet. Dans les profondeurs d'une mine, sur le carreau des halles, dans les dédales d'un grand magasin, on peut dire que l'aspect extérieur des choses, visible à l'œil nu, en traduit la vie ; l'agitation, le fourmillement, le « grouillement », que sans cesse on y peut noter, sont révélateurs ; et si c'est un observateur de quelque puissance qui braque l'objectif, il donne une exacte impression, une connaissance complète, de ces formidables ruches humaines : M. Zola fut cet observateur. Dans la vallée de Lourdes, creuset providentiel où la prière fermente et bouillonne, il se sentit déjà plus gêné : pour deviner et pour adorer l'interlocuteur invisible avec lequel les pieuses multitudes dialoguent éperdument, il lui manquait un sens que rien ne remplace, la foi ; mais du moins recueillit-il, avec sympathie et attendrissement, bien qu'il n'y perçût qu'un simple monologue, la clameur des plaintes et des espérances humaines ; et sur ses lèvres de négateur, en présence de ce grand fait : la tension mystique d'une foule, tout sourire s'éteignit. Peintre par excellence des manifestations collectives, il se laisse captiver et remorquer par toute masse humaine qui se remue, masse de bê-

tes s'abimant dans la boue, masse d'anges faisant effort vers Dieu. C'est avec ces qualités et ces habitudes de talent que M. Zola s'en fut à Rome. Or au Vatican, surtout depuis l'occupation piémontaise, la vie est discrète et silencieuse ; les congrégations romaines se sont abritées, plus strictement que jamais, derrière une religieuse pénombre ; les pompes de la cour pontificale ont perdu leur resplendissement ; au mystère dont toute diplomatie aime à s'entourer, le gouvernement du Saint-Siège, par respect pour la gravité des intérêts chrétiens, ajoute un surcroît de précautions sévères et de savantes réserves ; monarchie de droit divin et d'inspiration divine, on n'accède pas de plain pied à ses conseils ; on ne la voit pas immédiatement délibérer et fonctionner ; on pressent en elle, bien haut et bien loin, quelque chose d'intime, d'ésotérique, d'impénétrable et d'omnipotent, qui écarte l'observation et commande le respect. Et voilà comment le sujet même choisi par M. Zola devait, fatalement, tenir son art en échec.

C'est donc surtout le commérage romain qu'on doit chercher et qu'on trouve dans le roman de M. Zola. Il fut un enregistreur, non un observateur. Sa bonne foi est ainsi mise hors de cause ; c'est à ses informateurs qu'une critique détaillée devrait viser. Il en a rencontré d'enfantins, et sur la puissance des Jésuites ils lui ont conté de colossales histoires, qui rendraient jalouse l'ombre d'Eugène Sue. Il en a rencontré de très vieux, au cerveau hanté par je ne sais quelle drama-

turgie machiavélique ou borgiesque ; ils lui ont parlé de figures empoisonnées, qui, destinées à un cardinal, font passer son neveu dans l'autre monde. Il en a rencontré de lubriques, enfin, fort experts dans les questions d'annulations de mariage, et il a mis leur science à profit. C'est avec ces multiples renseignements qu'il assaisonne son livre, leur laissant d'ailleurs une place subalterne, comme celle qu'occupent leurs auteurs dans la société romaine. Quant à l'épisode principal, il ne fut ni « vu » ni raconté ; c'est un épisode imaginé, une création de M. Zola.

Lorsque l'abbé Pierre Froment, par quelques jours passés à Lourdes, eut achevé de perdre la foi, il étudia de près les misères parisiennes ; il s'y dévoua, et rêva, pour mettre un terme au malaise social, d'une religion nouvelle, sans dogmes, sans rites, sans appareil de puissance extérieure, qui rendrait les services sociaux promis par le christianisme primitif et conquerrait à ce prix l'univers reconnaissant. Il entendit parler d'un primitif communisme chrétien, d'un néo-catholicisme, d'un socialisme chrétien ; sa sentimentalité, servie à point par son ignorance, brouilla toutes ces idées en un pêle-mêle troublant ; qu'il entendit, d'ailleurs, le babil amoureux d'une fillette, et cela suffisait pour que ses yeux se mouillassent et pour qu'il aperçût dans l'« amour » — un mot qu'il aurait bien dû définir — une « solution à toutes les querelles, l'alliance entre les peuples, la paix et la joie dans le monde entier ». « D'enthousiasme », il écrivit un livre, « bouillonne-

ment de son âme poétique », où il versa tout un flot de souvenirs mal classés, de notions mal digérées, de sentiments mal précisés. Il y parlait, confusément, contre le pouvoir temporel et pour la fraternité humaine ; il y mettait du libéralisme et du socialisme, du scepticisme et du christianisme, des générosités et des folies, et cette exubérance inquiéta quelques évêques, qui prévinrent le Saint-Siège. L'abbé Froment partit pour Rome. Il avait foi dans la vérité future de son rêve, et il avait foi dans l'acquiescement immédiat. Sur le second point, il fut détrompé par les condamnations de l'Index et du Pape. Sur le premier point, il fut éclairé, dès son arrivée, par le vieil Orlando Prada, survivant légèrement suranné de la période du *Risorgimento*, avouant avec tristesse qu'il n'est rien sorti de bon de l'Italie nouvelle, mais continuant d'affirmer avec dédain que du Vatican rien de bon ne peut sortir ; et puis, il se désillusionna lui-même en voyant l'importance qu'attache le Saint-Siège aux questions d'argent, aux questions de souveraineté temporelle, et l'empreinte païenne dont est frappé le christianisme catholique par l'effet de son installation à Rome. Ainsi les désaveux infligés par le Pape aux rêves de l'abbé Froment ne faisaient que correspondre, succéder plutôt, aux désaveux que dans son propre esprit il leur infligeait tout le premier. Il était venu à Rome avec cet espoir que le Saint-Siège pourrait tirer du christianisme une religion nouvelle, il s'en retourne convaincu du contraire ; soulageant ses déceptions et consolant ses disgrâces par la

lecture d'un memento de baccalauréat, il se promet de ne plus croire, à l'avenir, qu'à la religion de la science ; son imagination venge cette catastrophe en évoquant les décombres qui occuperont un jour l'emplacement de Saint-Pierre ; et voilà les néo-catholiques et les catholiques sociaux définitivement réfutés !

Ce sont, à vrai dire, deux courants fort distincts, que le néo-catholicisme et le catholicisme social : ils peuvent tous deux servir l'Église, l'un auprès d'une élite d'intellectuels, l'autre auprès de la foule ; ni de l'un ni de l'autre, il ne convient donc de médire ; mais il sied moins encore de les confondre, sous peine d'exagérer la portée du néo-catholicisme et la nouveauté du catholicisme social (1). M. Émile Zola trouvera d'autant plus

(1) Il nous semble que M. Henri Bérenger, dans son article : *La Jeunesse intellectuelle et le catholicisme en France*, publié par la *Revue des Revues* du 15 janvier 1897, commet une confusion semblable. Quand jadis il rêvait d'un « catholicisme nouveau », il concevait, paraît-il, un catholicisme qui « renouvellerait l'esprit du Christ et dégagerait des empâtements et des défigurations séculaires cette adorable figure de l'humanité supérieure » ; ayant d'autre part entendu dire que le catholicisme américain est « loyalement ouvert à la démocratie ouvrière », et voyant la « grande âme de Léon XIII conquise aux actes de Gibbons et d'Ireland », il se demandait si le chef suprême de l'Église ne pourrait pas « proclamer et assurer lui-même l'avènement du catholicisme nouveau. » Aujourd'hui M. Bérenger nous avoue ses déceptions. Il se les fût épargnées s'il avait observé que les premiers représentants du catholicisme social en France, M. le comte de Mun et ses amis, inaugurèrent leur mouvement au nom du *Syllabus*, qu'au cours de ce mouvement le « libéralisme » révolutionnaire est apparu, peu à peu, comme l'antagoniste des intérêts de la démocratie, et qu'enfin si l'Église romaine, en ces vingt dernières années, s'est rapprochée des

d'excuses à les avoir confondus qu'il les connaissent tous les deux également mal.

Le néo-catholicisme est issu de cette conviction, que les contours mêmes de l'idée religieuse, s'ils ne sont fixés par quelque enveloppe dogmatique, souple d'ailleurs et fine comme une gaze, deviennent indécis et flasques ; il constate la faillite de la religiosité toute nue, et il essaye d'y remédier ; par autant de voies diverses, même divergentes, qu'il y a de néo-catholiques, il cherche d'élégantes combinaisons pour mettre à la mode du jour le vêtement dogmatique que dix-neuf siècles ont tissé ; il en rafraîchit les couleurs, volontiers il en simplifierait les coutures ; il veut le faire plus large, plus ample, le desserrer en un mot, sans pourtant le déchirer. Par choix et par mission, le néo-catholicisme se tient au seuil de la grande Eglise ; il alterne ses colloques entre ceux qui sont dans l'édifice et ceux qui sont dehors ; il conjure les premiers de laisser les portes ouvertes, tout au moins entrebâillées ; il conjure les seconds de faire quelques pas de plus vers le parvis, peut s'en faut même qu'il ne les pousse ; et si le néo-catholicisme réussissait, nous verrions peut-être les incrédules, dont il essaye de désarmer les négations, s'approcher déjà de

masses, ce n'est point en s'aventurant témérairement vers un « catholicisme nouveau », mais bien au contraire par une sorte de retraite vers le moyen-âge, retraite nettement entrevue et finement indiquée par le pénétrant observateur qu'est M. le vicomte de Vogüé (*Le Vatican, les papes et la civilisation*, p. 765. Paris, Didot).

tous les sacrements, alors que les néo-catholiques conserveraient encore des poses de catéchumènes. Tels quels, ils méritent une place, et fort honorable, dans l'histoire de nos idées contemporaines; ils ont su braver les sourires, ce qui déjà est assez rare pour qu'on les en félicite comme d'une vertu; bousculés de part et d'autre, ils sont restés fermes à leur poste, ingrat, inconfortable, comme le sont tous les postes de vestibule où l'on prétend élire domicile; et, dans cette situation gauche mais estimable, ils se sont attachés à penser, à parler, à agir, non sans efficacité. Le néo-catholicisme, néanmoins, est une opinion de circonstance, de transition; c'est un système de tâtonnements, grâce auquel les fidèles ont pu voir plus nettement ce qu'ils pouvaient concéder, et les gentils ce qu'ils devaient accepter; c'est un opportunisme religieux qui, différant en cela de la plupart des opportunistes, a pour point de départ, pour fondement et pour soutien, de fortes préoccupations morales; ce n'est point une doctrine; et demander au néo-catholicisme d'être une doctrine, ce serait lui demander de n'être point, car ou bien elle serait simplement celle de l'Eglise, et s'appellerait dès lors le catholicisme tout court; ou bien elle serait résolument autre, et même en apportant, à titre de tempérament, les plus complaisantes épithètes, elle ne serait plus du catholicisme.

Une doctrine, au contraire, voilà ce qu'est le catholicisme social. Il comporte de nombreux détails d'application qui longtemps encore seront

livrés aux disputes; mais l'Écriture, spécialement le Nouveau Testament, lui fournit ses maximes fondamentales, incontestables pour tout chrétien. Très simple en est le catéchisme; il comprend deux grands chapitres, dont l'un concerne les rapports des hommes avec les biens de la terre, et l'autre les rapports des hommes entre eux. En tête du premier chapitre, vous trouvez ces textes essentiels: « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » (*Genèse*). « Que celui qui ne veut point travailler ne mange pas... » (Saint Paul). « Les biens sont communs à tous quant à l'usage » (Saint Thomas). Le développement du second chapitre est tout entier régi par cette idée que la volonté des hommes, même enregistrée et ratifiée par des contrats, ne saurait prévaloir contre la justice naturelle, que cette justice impose à chaque homme le devoir de vivre et lui en confère le droit, que ce devoir est inviolable et ce droit inaliénable, et que certains abus de notre régime économique, même acceptés par ceux qui en sont victimes, demeurent mauvais en soi et contraires au droit chrétien. Voilà le *Credo* des catholiques sociaux. Qu'on laisse périmer les droits du Dieu créateur, ils ne l'admettent pas; ils rappellent la destination providentielle des biens de la terre, qui est de nourrir tous les hommes; et c'est à la lueur de cet enseignement qu'ils apprécient et s'apprêtent à corriger le régime actuel de la propriété. Qu'on laisse périmer les droits du Dieu législateur, ils ne l'admettent pas davantage; et c'est au nom de la morale, antérieure et supérieure